Laurent
Gaudé

La Porte des Enfers

roman

ACTES SUD

"DOMAINE FRANÇAIS"

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au lendemain d'une fusillade à Naples, Matteo voit s'effondrer toute raison d'être. Son petit garçon est mort. Sa femme, Giuliana, disparaît. Lui-même s'enfonce dans la solitude et, nuit après nuit, à bord de son taxi vide, parcourt sans raison les rues de la ville.

Mais, un soir, il laisse monter en voiture une cliente étrange qui, pour paiement de sa course, lui offre à boire dans un minuscule café. Matteo y fera la connaissance du patron, Garibaldo, de l'impénitent curé don Mazerotti, et surtout du professeur Provolone, personnage haut en couleur, aussi érudit que sulfureux, qui tient d'étranges discours sur la réalité des Enfers. Et qui prétend qu'on peut y descendre…

Ceux qui meurent emmènent dans l'Au-Delà un peu de notre vie, et nous désespérons de la recouvrer, tant pour eux-mêmes que pour apaiser notre douleur. C'est dans la conscience de tous les deuils – les siens, les nôtres – que Laurent Gaudé oppose à la mort un des mythes les plus forts de l'histoire de l'humanité. Solaire et ténébreux, captivant et haletant, son nouveau roman nous emporte dans un "voyage" où le temps et le destin sont détournés par la volonté d'arracher un être au néant.

LAURENT GAUDÉ

Romancier, nouvelliste et dramaturge né en 1972, Laurent Gaudé publie son œuvre, traduite dans le monde entier, chez Actes Sud. Il est notamment l'auteur de La mort du roi Tsongor *(2002, prix Goncourt des lycéens, prix des Libraires) et du* Soleil des Scorta *(2004, prix Goncourt, prix Jean-Giono).*

DU MÊME AUTEUR

Romans
CRIS, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 613, 2003.
LA MORT DU ROI TSONGOR, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 667, 2004.
LE SOLEIL DES SCORTA, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 734, 2006.
ELDORADO, Actes Sud / Leméac, 2006 ; Babel n° 842, 2007.
OURAGAN, Actes Sud / Leméac, 2010 ; Babel n° 1124, 2012.

Théâtre
COMBATS DE POSSÉDÉS, Actes Sud-Papiers, 1999.
ONYSOS LE FURIEUX, Actes Sud-Papiers, 2000.
PLUIE DE CENDRES, Actes Sud-Papiers, 2001.
CENDRES SUR LES MAINS, Actes Sud-Papiers, 2002.
LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE, Actes Sud-Papiers, 2002.
SALINA, Actes Sud-Papiers, 2003.
MÉDÉE KALI, Actes Sud-Papiers, 2003.
LES SACRIFIÉES, Actes Sud-Papiers, 2004.
SOFIA DOULEUR, Actes Sud-Papiers, 2008.
SODOME, MA DOUCE, Actes Sud-Papiers, 2009.
MILLE ORPHELINS, suivi de LES ENFANTS FLEUVE, Actes Sud-Papiers, 2011.
CAILLASSES, Actes Sud-Papiers, 2012.

Recueils de nouvelles
DANS LA NUIT MOZAMBIQUE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 902, 2008.
LES OLIVIERS DU NÉGUS, Actes Sud / Leméac, 2011.

Littérature jeunesse (album)
LA TRIBU DE MALGOUMI, Actes Sud Junior, 2008.

Beau livre
JE SUIS LE CHIEN PITIÉ (photographies d'Oan Kim), Actes Sud, 2009.

© ACTES SUD, 2008
ISBN 978-2-330-02320-1

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2008
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-2830-5

LAURENT GAUDÉ

La Porte des Enfers

roman

ACTES SUD

Pour Anna,

Que ton rire s'entende jusque là-bas
Et réchauffe ceux qui nous manquent.

I

LES MORTS SE LÈVENT

(août 2002)

Je me suis longtemps appelé Filippo Scalfaro. Aujourd'hui, je reprends mon nom et le dis en entier : Filippo Scalfaro De Nittis. Depuis ce matin, au lever du jour, je suis plus vieux que mon père. Je me tiens debout dans la cuisine, face à la fenêtre. J'attends que le café finisse de passer. Le ventre me fait mal. C'était à prévoir. La journée sera dure aujourd'hui. Je me suis préparé un café au goût amer qui me tiendra de longues heures. Je vais avoir besoin de cela. A l'instant où le café commence à siffler, un avion décolle de l'aéroport de Capodichino et fait trembler l'air. Je le vois s'élever au-dessus des immeubles. Un grand ventre plat de métal. Je me demande si l'avion va s'effondrer sur les milliers d'habitants qu'il survole, mais non, il s'extrait de sa propre lourdeur. Je coupe le feu de la gazinière. Je me passe de l'eau sur le visage. Mon père. Je pense à lui. Ce jour est le sien. Mon père – dont je parviens à peine à me rappeler le visage. Sa voix s'est effacée. Il me semble parfois me souvenir de quelques expressions – mais sont-ce vraiment les siennes ou les ai-je reconstruites, après toutes ces années, pour meubler le vide de son absence ? Au fond, je ne le connais qu'en me contemplant dans la glace. Il doit bien y avoir quelque chose de lui, là, dans la forme de mes yeux ou le dessin

de mes pommettes. A partir d'aujourd'hui, je vais voir le visage qu'il aurait eu s'il lui avait été donné de vieillir. Je porte mon père en moi. Ce matin, aux aurores, je l'ai senti monter sur mes épaules comme un enfant. Il compte sur moi dorénavant. Tout va avoir lieu aujourd'hui. J'y travaille depuis si longtemps.

Je bois doucement le café qui fume encore. Je n'ai pas peur. Je reviens des Enfers. Qu'y a-t-il à craindre de plus que cela ? La seule chose qui puisse venir à bout de moi, ce sont mes propres cauchemars. La nuit, tout se peuple à nouveau de cris de goules et de bruissements d'agonie. Je sens l'odeur nauséeuse du soufre. La forêt des âmes m'encercle. La nuit, je redeviens un enfant et je supplie le monde de ne pas m'avaler. La nuit, je tremble de tout mon corps et j'en appelle à mon père. Je crie, je renifle, je pleure. Les autres appellent cela cauchemar, mais je sais, moi, qu'il n'en est rien. Je n'aurais rien à craindre de rêves ou de visions. Je sais que tout cela est vrai. Je viens de là. Il n'y a pas de peur autre que celle-là en moi. Tant que je ne dors pas, je ne redoute rien.

Le bruit des réacteurs a cessé de faire trembler les parois de l'immeuble. Il ne reste dans le ciel qu'un long filet de coton. J'avais décidé de me raser ce matin, peau neuve, mais je ne le ferai pas. Je ne me raserai pas. Et pourtant si, il le faut. Je veux avoir l'air le plus juvénile possible pour ce soir. S'il y a une chance pour qu'il me reconnaisse, je veux la lui offrir. L'eau qui coule dans le lavabo est sale. Légèrement jaune. Le temps de ma splendeur commence aujourd'hui. J'emporterai mon père avec moi. J'ai préparé ma vengeance. Je suis prêt. Que le sang coule ce soir.

C'est bien. J'enfile une chemise pour cacher à mes propres yeux la maigreur de mon corps. Naples s'éveille lentement. Il n'y a que les esclaves qui se lèvent aussi tôt. Je connais bien cette heure. C'est celle où les ombres qui traînent autour de la gare centrale cherchent déjà un endroit où cacher leurs cartons.

Je vais rejoindre le centre-ville. Je ne laisserai rien voir sur mon visage. J'entrerai par la porte de service du restaurant comme tous les matins depuis deux ans. Chez Bersagliera. La via Partenope sera vide. Aucun taxi, aucune vespa. Les barques clapoteront sur le port de Santa Lucia. Les grands hôtels du front de mer sembleront silencieux comme de majestueux pachydermes endormis. Je ferai ma journée sans rien laisser transparaître jusqu'au soir. Le café que je me suis fait m'aidera à tenir. Je sais faire le café comme personne. C'est pour ça que j'ai le droit, à dix-neuf heures, de passer en salle. Je laisse la plonge et les cuisines avec leurs bacs remplis d'eau sale et reste devant la machine à café. Je ne fais que cela. Je ne prends aucune commande, n'apporte aucun plat. La plupart des clients ne me voient même pas. Je fais les cafés. Mais je suis devenu célèbre à Naples. Il en est certains, maintenant, qui ne viennent que pour moi. Je serai en salle, ce soir, et je sourirai en attendant l'instant de me venger.

Je ferme la porte de mon appartement. Je n'y reviendrai plus. Je n'emporte rien avec moi. Je n'ai besoin que des clefs de la voiture. Je me sens fort. Je suis revenu d'entre les morts. J'ai des souvenirs d'Enfers et des peurs de fin du monde. Aujourd'hui, je vais renaître. Le temps de ma splendeur a commencé. Je ferme la porte. Il fait

beau. Les avions vont continuer à faire trembler les parois des immeubles du quartier de Secondigliano. Ils décollent tous vers la mer en rasant les immeubles. Je vais prendre ma place chez Bersagliera, en attendant le soir. J'espère qu'il sera là. Je ne suis pas inquiet. Je n'ai plus mal au ventre. Je marche vite. Mon père m'accompagne dorénavant. C'est le jour où j'ai repris son nom et je le redis en entier : Filippo Scalfaro De Nittis.

Rester impassible. Etre parfaitement lisse et quelconque. Rien sur mon visage ou dans mes gestes ne doit me trahir. Ni excitation anormale, ni sueurs inquiètes. Je le regarde à la dérobée, souvent, mais je ne peux pas le fixer comme j'aimerais. J'étais sûr qu'il allait venir ce soir. Il est réglé comme une horloge. Tous les jeudis soir, il vient ici. Parfois, une fille l'accompagne, elle passe la soirée à rire comme une bécasse ou à se taire en faisant des moues d'actrice. Parfois, il mange seul et s'empresse, une fois l'addition réglée, de rejoindre l'hôtel où des filles l'attendent. Ce soir il est seul. Je l'ai vu entrer, avec toujours cette même démarche qui dit qu'il est partout chez lui et qu'il ne doute pas un instant de la diligence et de l'application avec lesquelles on va le servir. Il se laisse enlever son manteau. Il attend qu'on lui présente sa chaise pour s'asseoir. Il aime ça, ces moments où il peut sentir le regard curieux des clients des tables à côté qui se demandent qui est cet homme qu'on traite si bien alors que rien dans sa mine, son habit ou ses manières ne laisse deviner une personne d'importance. Il aime être servi.

Ma patience a été récompensée. Je suis resté longtemps en cuisine en espérant que le patron finisse par m'appeler pour faire les cafés. Ces instants-là

ont été longs. L'impression de frotter toujours la même assiette, de sortir toujours la même vaisselle de la même machine. Mais, lorsque les premiers clients en ont été au dessert, j'ai entendu la voix sèche du patron qui m'appelait en salle. Je me suis essuyé les mains dans un chiffon en pensant très fort que c'était dorénavant à moi de me saisir de cette soirée et d'en faire ce que je voulais. J'ai ôté mon tablier blanc et j'ai pris place devant la machine à café. Les deux Américaines de la table 8 ont commandé des cappuccinos pour accompagner leur plat de pâtes. Le serveur vient de me le dire avec une moue de dégoût devant un tel sacrilège. J'exécute la commande le plus lentement possible, pour avoir tout loisir de l'observer. Le bruit de toutes les conversations mêlées monte et résonne dans la grande salle à verrière. Le capharnaüm des repas m'emplit l'esprit. Les garçons de salle vont et viennent avec diligence en faisant glisser leurs talons sur le carrelage. Ils passent devant moi sans me regarder, la mine pressée, me lançant parfois une injonction, les dents serrées. Un café pour la 7. Je regarde mes mains pour voir si elles tremblent, mais non, mon corps est calme. Je suis sûrement plus pâle qu'à l'ordinaire, mais qui s'en soucie ? Les douleurs au ventre sont revenues, simplement cela, comme des élancements lointains, souvenir d'un coup que l'on m'a porté il y a longtemps et dont je ne me suis jamais relevé. Le patron vient à moi. Doucement. Il me dit que la 18 veut me voir. Je lève la tête. C'est l'*ingegnere* qui est à la 18. Je sais ce que j'ai à faire. L'*ingegnere* est un vieil habitué. Il vient de finir son repas et veut faire appel à mes talents. Je m'approche de la table. Il me sourit. Il me dit qu'il a bien mangé et qu'il aimerait un petit café maintenant, mais un vrai, pas un de

ces décaféinés javellisés, il dit qu'il doit pouvoir bien dormir cette nuit, mais que le goût du décaféiné, il ne peut pas s'y faire. Il me demande si je peux lui arranger cela. Je hoche la tête. Il me cligne de l'œil. Je peux tout faire. Il le sait. Je retourne à la machine. Je suis le roi du café. C'est pour cela que je travaille ici. Sinon, un pouilleux comme moi n'aurait jamais pu prétendre à pareil poste. Personne à Naples ne peut se targuer de faire les cafés mieux que moi. Je tiens cela de mon père. Pas le premier, l'autre : Garibaldo Scalfaro. Lui-même le tenait de son oncle. Je sais faire les cafés pour chaque désir, chaque humeur. Violent comme une gifle pour se réveiller le matin. Enrobé et serein pour faire passer un mal de crâne. Onctueux pour appeler à soi la volupté. Robuste et tenace pour ne plus dormir. Le café pour attendre. Le café pour se mettre hors de soi. Je dose comme un alchimiste. J'utilise des épices que le palais ne sent pas mais que le corps reconnaît. L'*ingegnere* de la 18 dormira bien cette nuit et il se réveillera demain sans avoir la tête lourde. Je souris. Depuis quelques semaines le patron veut mettre en avant mes talents. Il attend les nouvelles cartes qu'il a commandées sur lesquelles il a fait ajouter le "café magie Da Bersagliera". Demandez ce dont vous avez besoin, vos vœux seront exaucés… Il en a profité pour monter le prix, bien entendu. Je vais bientôt être l'attraction de l'établissement… Je souris. Rien de tout cela ne verra le jour. Je vais faire ce soir mon dernier café et il sera pour celui que j'épie depuis des heures : Toto Cullaccio. Et lorsque les nouvelles cartes du patron arriveront, rutilantes, je ne serai plus là, et il n'aura plus qu'à les jeter, en me maudissant.

Toto Cullaccio, que je ne quitte plus des yeux, finit son assiette de calamars frits. Il s'est taché en mangeant ses pâtes à l'amatriciana. Comme chaque fois. Sa main tremble un peu et la fourchette lui joue des tours. C'est une bénédiction qu'il ne soit pas mort avant ce soir. Toto Cullaccio. On pourrait croire à un employé des postes à la retraite. Ses cheveux sont tombés, ses doigts sont gonflés. Mais je sais, moi, ce dont il est capable. Je sais pourquoi il se sent partout chez lui et pourquoi à l'instant où il m'appelle de la main, avec un air agacé, il ne le fait pas comme un client à un serveur mais comme un maître à son chien.

Je pose mon chiffon derrière le comptoir. Je m'approche. Lorsque j'arrive près de lui, il me fait signe de me pencher pour qu'il puisse me parler à l'oreille, et me murmure avec une voix sale que la soirée n'est pas terminée, qu'il doit rejoindre deux jolies filles, le genre cher, mais qu'il n'a plus sa vigueur d'antan, surtout après le repas qu'il vient de faire. Il me murmure qu'il ne s'inquiète pas parce qu'il sait que je peux lui préparer un petit café pour faire bonne figure. Il n'attend pas que je lui réponde quoi que ce soit. Il sait que cela est possible. Je retourne à ma machine. Mon corps s'emballe. Je me mets à suer. Le sang bat dans mes tempes. Je ruisselle. Des crampes me tordent les tripes. Comme si je saignais à nouveau. Il va falloir tenir. Je suis un enfant accroupi à terre. J'entends la voix de mon père qui s'éloigne. Je dois me reprendre. Ne pas laisser les visions et les peurs m'envahir. C'est ce soir. Maintenant. Dans quelques secondes. Mon père a soif. Il m'appelle. Le café finit de couler dans la tasse. Je n'y ai rien ajouté. Cela n'a aucune importance. Il n'aura aucune vertu mais Toto Cullaccio ne le

boira pas. Je dépose la soucoupe et la tasse sur le plateau. J'y pose également un couteau. Je marche vers Toto Cullaccio. Il fait chaud. Je manque de renverser une carafe d'eau en passant trop près d'une table. J'ai mal au ventre. Je suis tout près de lui maintenant. Avant qu'il ne me sente dans son dos, je prononce son nom à voix haute, je dis Toto Cullaccio et il sursaute. Les tables voisines se sont tues parce que j'ai dit ce nom avec force et que je me tiens immobile et pâle sans que l'on sache pourquoi. Il s'est retourné et me regarde maintenant avec un air courroucé. Je croise ses yeux. C'est lui. Je le retrouve. Alors je continue et je dis que je m'appelle Pippo De Nittis et cela devient étrange. Tout le restaurant a entendu. J'ai parlé fort. Les têtes se tournent vers moi. On interrompt les conversations. Il est sur le point de me demander ce que je veux, ce que je fais là à oser l'appeler par son nom et à lui donner le mien dont il se fout éperdument. Je ne lui laisse pas le temps. Je lâche le plateau, le café, le verre d'eau, tout se répand à mes pieds dans un fracas de vaisselle et je lui plante le couteau dans le ventre. Des hurlements montent de toutes parts. Tout se fige. La stupéfaction s'empare des corps et ouvre grandes les bouches. J'aime ce silence tout autour de moi. Je veux qu'ils me voient tous. Qu'ils puissent raconter plus tard ce qu'ils ont vu. J'ai bien veillé à ne pas enfoncer le couteau jusqu'à la garde. Je ne veux pas le tuer. Je veux qu'il ait mal et geigne et pleure, pas que toute sa tripe se répande sur la table. Je suis rapide maintenant. Je passe derrière Cullaccio et lui glisse le couteau sous la gorge. Tout s'accélère. Je n'ai plus mal au ventre. J'entends tout. Je vois tout. Les femmes n'en reviennent pas. Les hommes n'arrivent pas

à se lever de leur chaise tant ils ont peur. Cullaccio se met à hurler de douleur. Sa chemise est déjà maculée de sang. Je le force, par simple pression de la lame sur sa chair, à se lever. Cela doit lui déchirer le ventre, mais il le fait. Je renverse une ou deux tables sur le passage. Nous atteignons la porte d'entrée. Personne ne songe à tenter de nous arrêter. Cullaccio gémit comme un chien. Je sais ce que c'est. J'ai crié, moi aussi, comme lui, il y a des années de cela, plié en deux sur mon ventre, sans pouvoir reprendre mon souffle. J'étais un enfant alors. Il a oublié tout cela. C'est bien. Il va avoir tout le temps pour s'en souvenir. Nous sortons du restaurant. L'air du port me fouette les sangs. Nous bousculons le silence des barques de Santa Lucia. La voiture attend. Le plus dur est de monter les escaliers pour atteindre la via Partenope. A chaque nouvel effort, je le sens gémir de douleur. Cullaccio est une baleine qui boite et pleure et me supplie je crois, mais je ne prête pas attention à ses prières. J'ai réussi mon coup de couteau à la perfection. Je lui ai laissé assez de force pour marcher. Il ne s'est pas évanoui. Nous y sommes maintenant. Je lui dis d'ouvrir la portière de la voiture. Je le jette sur le siège du passager avant. Il se recroqueville comme une limace qui peut enfin lécher ses plaies. Je l'entends pleurer tandis qu'il se tient le ventre. Il met du sang partout sur le siège. Je fais le tour du véhicule d'un pas pressé, le couteau encore à la main. C'est à mon tour de claquer la portière. Je m'assois à côté de lui. C'est une belle nuit humide et calme. Je suis content. Nous allons avoir du temps.

II

LE SANG DE LA VIA FORCELLA

(juin 1980)

Matteo De Nittis pressa encore le pas. Le petit Pippo avait du mal à suivre mais n'osait rien dire. Son père lui tenait la main et tirait dessus chaque fois que l'enfant ralentissait. Ils avaient déjà une demi-heure de retard et Matteo calcula qu'ils ne seraient pas arrivés avant au moins encore dix bonnes minutes. Ils se frayèrent un chemin dans la via Nolana, au milieu des badauds attardés devant les échoppes ambulantes. Matteo bousculait parfois des corps, en s'excusant à peine. Il maugréait, la mâchoire serrée, pestant contre ces gens qui n'avançaient pas, contre ces rues qui n'en finissaient pas, contre cette journée qui commençait si mal.

Giuliana était arrivée à l'hôtel plus tôt qu'à l'ordinaire. Deux de ses collègues étaient absentes et il avait été convenu qu'elle les remplacerait aujourd'hui. Elle avait laissé à son mari le soin d'amener le petit à l'école. Lorsqu'elle prit son café, dans les cuisines du Grand Hôtel Santa Lucia, au milieu de ses collègues qui avaient tous les yeux gonflés de sommeil, elle essaya d'imaginer ce qu'allait être la matinée de ses deux hommes, les gestes et les paroles qu'ils échangeraient. Cela lui fit du bien. Père et fils. Elle aimait les savoir ensemble. Puis il fut l'heure de monter

aux étages et d'entamer sa journée de travail. Elle laissa derrière elle la tasse dans laquelle fumait encore un peu de café. Elle laissa derrière elle la pensée de son mari et de son fils et l'envie, déjà, de les revoir. Elle se fit sourde à toute impatience et plongea dans le travail.

Matteo et Pippo étaient tous les deux en sueur. Ils venaient de passer une heure dans les embouteillages, avant d'arriver enfin devant la porte Nolana. Naples n'était plus qu'un gros nœud de voitures à l'arrêt, suant l'essence et l'énervement. Pendant une heure, Matteo avait trépigné d'impatience et ses mains avaient tremblé sur le volant. Le matin, il avait eu un client à déposer à l'aéroport et n'avait pu faire autrement que d'emmener le petit avec lui. Au retour, la circulation s'était transformée en cauchemar. Tout était bloqué. Au bout d'une heure d'embouteillage, comme le trafic était toujours dans le même état de chaos, il avait fini par garer sa voiture pour faire le reste du chemin à pied. "Cela ira plus vite", s'était-il dit. Mais c'était jour de marché et la foule, tout autour de lui, semblait être là pour prendre le relais des voitures et l'éreinter jusqu'au bout.

Maintenant, il courait presque. Pippo avait le feu aux joues, pas à cause du rythme qui lui était imposé mais parce que son père venait de se mettre en colère. L'enfant avait demandé s'il pouvait s'arrêter cinq minutes et Matteo avait crié que non, qu'ils s'arrêteraient une fois arrivés à l'école et pas avant, qu'il fallait se taire maintenant, se taire et avancer.

Ils continuèrent à courir. Matteo ne cessait de pester, à chaque corps qu'il bousculait, à chaque

rue qu'il fallait traverser, à chaque feu, à chaque vespa qui passait en trombe et manquait de l'écraser. Plus vite. Il ne pensait qu'à cela. Aller plus vite et en finir avec cette foutue matinée. Déposer Pippo à l'école, même en retard, même en pleurs. Le déposer et souffler enfin. Une fois qu'il aurait fait cela, il prendrait un café tranquillement, irait se rafraîchir le visage au lavabo et, lorsqu'il s'essuierait les joues dans le tissu du sèche-mains, ce serait comme abandonner derrière lui la tension accumulée dans la voiture, puis dans la course au milieu de ces ruelles bondées. Oui, il aurait tout le temps pour reprendre son souffle et laisser la sueur sécher. Mais, pour l'heure, ce retard qui croissait sans cesse lui semblait la pire des tortures.

Cela faisait longtemps que Giuliana n'avait pas travaillé à l'étage, qu'elle n'avait plus fait les chambres, le dos plié en deux, les gestes rapides et économes. D'ordinaire, elle était dans la salle du rez-de-chaussée, au petit-déjeuner. Elle dressait les tables, prenait la commande des boissons pour les clients, veillait à leur bonheur. Pendant trois heures, les clients allaient et venaient. Ils se succédaient avec le même air endormi ou pressé, le même désir de se nourrir et de parfaire leur réveil sur une douce odeur de café. Elle remplissait les assiettes, enlevait les nappes sales, vérifiait que la machine à eau chaude n'était jamais vide. Elle aimait bien cela. De table en table, elle entendait les langues du monde. Personne ne faisait attention à elle. Elle glissait d'un bout à l'autre de la salle avec discrétion et vigilance.

Aujourd'hui, dans le couloir du deuxième étage, elle était entourée de silence et l'odeur du café ne lui parvenait plus. Elle était seule. Cela lui rappela ses débuts. C'est ici qu'elle avait commencé

cinq ans plus tôt : au service de nettoyage. Elle retrouvait les longs couloirs capitonnés. Il fallait entrer dans chaque chambre et faire toujours les mêmes gestes, le même rituel de propreté : ouvrir la fenêtre, taper les coussins, faire le lit, changer les serviettes, nettoyer la salle de bains et passer l'aspirateur. Elle était là, devant la porte de la chambre 205, et elle savait qu'elle avait une longue matinée de ménage devant elle. Elle sourit. Elle venait de se rappeler les deux nuits qu'elle avait passées ici, au Grand Hôtel Santa Lucia. Deux fois, elle avait pu se glisser dans ces chambres luxueuses. Giosué à la réception, l'avait prévenue au dernier moment. Des annulations de dernière minute. Des chambres payées et vides. Ils avaient accouru, Matteo et elle. C'était avant la naissance de Pippo. Deux nuits. Dans ce palace assoupi. Elle sourit. Le souvenir de la douceur de ces nuits allégeait sa charge.

Lorsqu'ils tournèrent dans le vicolo della Pace, Matteo fut soulagé. La rue était moins bondée. Le marché s'arrêtait là, et ils allaient laisser derrière eux la foule encombrante qui les empêchait d'avancer. C'est à ce moment-là que le garçon se mit à pleurer. Il dit qu'il était fatigué, que son père lui faisait mal au bras, que son lacet était défait et qu'il voulait s'arrêter. Matteo n'écouta rien. Il continua à tirer sur le bras, et lâcha un "dépêche-toi" courroucé, manière de faire sentir à l'enfant que, jusqu'au portique de l'école, il ne fallait plus rien demander, plus rien exprimer du tout, juste serrer les dents et suivre.

Une fraction de seconde, il hésita entre les deux trottoirs. Il aurait préféré marcher à l'ombre, mais il fallait traverser et c'était encore perdre du temps, alors il décida de poursuivre sous le soleil. De toute façon, il était déjà en nage.

C'est là, au coin du vicolo della Pace et de la via Forcella, que tout bascula. D'abord il ne remarqua rien. Il continua à tirer l'enfant par le bras avec la même insistance. Lorsque les passants se mirent à crier, il s'arrêta. Il n'avait pas peur. Il ne comprenait pas. Il contempla autour de lui. Tout était devenu étrange. Il voyait, partout, les bouches des visages grandes ouvertes. Il entendait des cris, une femme avec un sac en osier était à quelques mètres devant lui, à quatre pattes contre une voiture, agitant les pieds comme si une araignée lui montait le long des jambes. Il resta immobile un temps qui lui parut une éternité, puis son corps sembla comprendre et il se jeta au sol. La peur venait de s'emparer de ses muscles, de son esprit, de son souffle. Il entendit des coups de feu. Plusieurs, qui se répondaient. Il avait plaqué son fils au sol, serré contre lui. Il sentait le bitume chauffé par le soleil de ce début de journée. Des cris montaient de partout. Les gens poussaient de longues plaintes stridentes pour que la peur s'échappe d'eux et les laisse respirer.

Il serrait Pippo de toutes ses forces. Cette étreinte lui faisait du bien. C'était la seule chose qui était importante à cet instant. Cela l'aidait à retrouver son sang-froid. Il essaya d'analyser la situation. Il était au milieu de la rue, pris dans une fusillade. Des bris de verre avaient éclaté à quelques mètres de lui. Plusieurs alarmes de voiture s'étaient déclenchées. Le mieux était de ne pas bouger jusqu'à ce que cela cesse. Attendre. Attendre la police, les secours et le silence à nouveau. Attendre qu'il puisse se relever. Il avait la respiration coupée. Son sang battait fort dans ses veines. Il resta ainsi, prostré, la main sur la tête de son